De L'Apparition du livre de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin à La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes d'Elizabeth L. Eisenstein

From The Coming of the Book. The Impact of Printing 1450-1800 by Lucien Febvre and Henri-Jean Martin to The Printing Revolution in Early Modern Europe by Elizabeth L. Eisenstein

Jean-François Tétu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16066>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.16066

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018

Pagination : 301-318

ISBN : 978-2-8143-0543-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Tétu, « De L'Apparition du livre de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin à La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes d'Elizabeth L. Eisenstein », *Questions de communication* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 06 janvier 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/16066> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.16066>

JEAN-FRANÇOIS TÉTU

Équipe de recherche de Lyon en sciences de l'information de la communication

Institut d'études politiques

Université Lumière Lyon 2

F-69000

jf-tetu[at]orange.fr

DE L'APPARITION DU LIVRE DE LUCIEN FEBVRE
ET HENRI-JEAN MARTIN
À LA RÉVOLUTION DE L'IMPRIMÉ DANS L'EUROPE
DES PREMIERS TEMPS MODERNES
D'ELIZABETH L. EISENSTEIN

Résumé. — L'invention de l'imprimerie fut-elle le moyen d'une transformation progressive de la culture ou une véritable révolution ? Ce sont les deux thèses opposant apparemment, d'une part, le grand historien du temps long Lucien Febvre et le spécialiste du livre Henri-Jean Martin et, d'autre part, l'historienne américaine Elizabeth L. Eisenstein, dans deux grands livres publiés avec un quart de siècle d'écart. L'article reprend le mouvement de ces deux grandes recherches et leurs arguments, notamment sur les trois thèmes qui les relient : le mouvement général de la Renaissance et le développement des langues vernaculaires ; la Réforme et l'évolution de la chrétienté ; la naissance de la science moderne. Tandis que les deux premiers auteurs suivent pas à pas l'évolution de la production et du marché du livre, donc à la fois la géographie, la sociologie et l'économie du livre, la dernière tente de comprendre les bouleversements liés au livre pendant les deux premiers siècles de son développement dans la seule élite culturelle du temps. Elle met en évidence le fait central que le livre a totalement transformé le lien entre les diverses activités intellectuelles et met ainsi la communication permise par le livre au cœur de la naissance de la culture occidentale moderne.

Mots clés. — invention de l'imprimerie, Renaissance, Réforme, Eisenstein (Elizabeth L.), Febvre (Lucien), Martin (Henri-Jean), modernité, culture européenne, communication

En un temps où le questionnement sur la « révolution numérique » alimente une foule de publications, il est opportun de revenir sur un ouvrage désormais classique d'Elizabeth L. Eisenstein : *La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes* (1991), traduction en français de *The Printing Revolution in Early Modern Europe* (1983), version abrégée, remaniée et enrichie d'une cinquantaine d'illustrations d'un grand livre précédent en deux volumes (non traduit en français celui-ci) : *The Printing Press as an Agent of Change. Communications and cultural transformations in early modern Europe* (1979).

Décédée en 2016 à l'âge de 92 ans, Elizabeth L. Eisenstein était une historienne américaine de la Révolution française et de la France du début du ^{xix}^e siècle, professeure à l'université du Michigan, qui expliquait s'être orientée vers les débuts de l'imprimé après avoir lu Marshall McLuhan (1962), un peu par hasard (« Je tombai sur *La Galaxie Gutenberg* » – Eisenstein, 1983 : 8) : « Je sentais [écrit-elle, que ce livre] nous offrait les symptômes d'une crise culturelle en guise de diagnostic » (*ibid.*). Elle se prit alors de passion pour les interrogations de l'auteur canadien sur les effets réels de l'imprimerie en s'attachant à la population cultivée ou plutôt savante de cette époque. Son livre, *La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes* (1983), se présente en deux parties. Consacrée à « l'émergence de la culture de l'imprimé en occident » et très éloignée du déterminisme technique de Marshall McLuhan (1911-1980), la première recherche les signes particuliers de la culture de l'imprimé jusqu'à la « République des Lettres ». Intitulée « Interaction avec d'autres changements », la seconde vise, en trois chapitres, l'apport de l'imprimerie à la Renaissance, son rôle décisif dans la rupture vis-à-vis de la chrétienté et son importance capitale dans la construction d'une science « moderne ».

Son originalité tient d'abord au fait qu'elle envisage l'imprimerie non comme technique, mais comme moyen d'une transformation globale de la communication, ce qui la distingue fortement de la littérature usuelle sur ce sujet. En effet, son objectif n'est pas le passage d'une culture orale à une culture écrite, mais celui d'une culture écrite à une autre. L'auteure s'écarte donc d'emblée de Marshall McLuhan pour qui le cœur de la transformation repose sur le passage d'une culture de l'ouïe dans les civilisations de l'oralité à une culture de la vue dans celle du livre. Il ne s'agit donc absolument pas pour elle de la transformation d'une culture populaire de l'oralité en celle du livre, mais des « transformations qu'a amenées l'imprimerie dans la *communication écrite au sein de la Communauté du Savoir* » (*ibid.* : 12, souligné par l'auteure). Ainsi ne vise-t-elle que le « destin non populaire » de la « haute » culture « des élites professionnelles connaissant le latin ». S'en tenant strictement à l'Europe occidentale, elle laisse délibérément de côté d'autres objets (l'Asie avant Johannes Gutenberg, par exemple) et tient l'imprimerie pour *un agent* (et non *l'agent*) de la mutation de la culture occidentale. L'imprimerie a modifié les méthodes de conservation des données, les systèmes d'enregistrement, de restitution des textes et, surtout, les réseaux de communication. Et, selon Elizabeth

L. Eisenstein, c'est la méconnaissance de la transformation de la communication qui a déformé notre vision historique de ce moment exceptionnel de la civilisation.

Faut-il relire Marshall McLuhan ?

Il est assez troublant de voir l'auteure rendre d'emblée cet hommage marqué à Marshall McLuhan qu'elle semble ensuite oublier, ou presque : elle fait référence à ce chercheur sur le fait que « le balayage oculaire des lignes imprimées a modifié les processus mentaux » (*ibid.* : 85), mais s'en éloigne explicitement sur le fait que, selon lui, la lecture silencieuse se serait faite au détriment de la parole (*ibid.* : 118). Ensuite, elle n'en parle presque plus. Comment expliquer alors cette référence initiale ? Sans doute par le fait que Marshall McLuhan vise les bouleversements culturels produits par les technologies et les modifications du dispositif sensoriel et intellectuel de l'homme. Il a fait « œuvre utile », écrit-elle encore, « en nous rendant plus réceptifs à la possibilité que l'avènement de l'imprimerie ait eu des conséquences sociales et psychologiques, [mais il a] glissé sur les multiples interactions qui se produisirent dans des circonstances très différentes les unes des autres » (*ibid.* : 117). Et c'est à peu près tout. De fait, visant à comprendre la mutation que nous vivons avec les médias audiovisuels, Marshall McLuhan voit dans l'imprimerie une mutation anthropologique du même type que les mutations contemporaines. Mais là s'arrête son rôle d'inspirateur.

En revanche, il est troublant qu'Elizabeth L. Eisenstein cite de même aussi peu le grand ouvrage de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre* (1957), au contraire de Marshall McLuhan qui, lui, le cite très souvent, et sur des sujets aussi divers que la mécanisation de l'imprimerie, la fixation et la régulation des langues vulgaires, le nationalisme, la fin du latin, la grammaire, etc. Si bien qu'il nous faut nous arrêter plus longuement sur celui-ci. Elizabeth L. Eisenstein (1983 : 18) le mentionne d'abord comme l'une des sources majeures, et reproduit deux cartes de la diffusion des ateliers d'imprimerie (*ibid.* : 30-31). En revanche, elle sous-estime fortement à la fois la visée et les apports de ces deux grands chercheurs à moins que, soucieuse de mieux mettre en évidence sa propre perspective, elle n'ait voulu les minimiser.

L'objectif de Lucien Febvre

Pour comprendre l'originalité et l'objectif de *L'Apparition du livre* (Febvre, Martin, 1957), il faut rappeler le renouveau apporté aux études historiques par Henri Berr (1863-1954), fondateur en 1900 de la *Revue de synthèse historique*, une revue destinée à combattre à la fois une érudition excessive et, plus encore, le cloisonnement des disciplines. C'est dans cet esprit que, vers 1910, Henri Berr conçoit les 100 volumes de la collection encyclopédique « L'Évolution de l'humanité », où la nouvelle école

historique française s'affirme, notamment avec les ouvrages de Marc Bloch (1939, 1940) et de Lucien Febvre (1922, 1929, 1942 ; Febvre, Martin, 1957). C'est dans cette collection que l'historien Georges Weill publie, en 1934, le tome 94, *Le Journal. Origines, évolution et rôle de la presse périodique*, un des livres fondateurs de l'histoire de la presse et de son rôle dans la vie sociale et politique des XVIII^e et XIX^e siècles. Jusqu'alors, l'histoire intellectuelle était pensée comme l'histoire des idées, mais l'ambition d'Henri Berr était de passer de l'idée à la mentalité collective, ce que Lucien Febvre a splendidement illustré dans le tome 53, publié en 1942, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*.

Henri Berr avait prévu que le tome 51 sur le livre devrait clore la période médiévale et introduire la modernité. Dès 1914, il en confiait le programme à Augustin Renaudet, historien français, spécialiste de l'humanisme et de la Renaissance française et italienne, avant de l'expliciter dans une lettre du 17 avril 1925 : ce livre est conçu non pas comme « une étude érudite et technique des débuts de l'imprimerie, mais comme l'étude des conséquences intellectuelles, morales, du retentissement psychique de cette découverte capitale » (cité par Barbier, 1999 : 552). Mais, en 1929, Augustin Renaudet abandonne le projet et Lucien Febvre reprend le flambeau.

Né en 1878, professeur à Strasbourg, Lucien Febvre fonde, en 1929 et avec Marc Bloch, la revue *Annales d'histoire économique et sociale* : les deux historiens militent depuis longtemps pour une histoire quantitative, fondée sur le temps long, qui intègre l'économie, la sociologie et la géographie. Si Lucien Febvre accepte ce projet, de nombreuses autres tâches l'occupent, notamment son livre *Un Destin : Martin Luther* (1928), et il ne s'y met vraiment qu'en 1953 lorsqu'il rencontre Henri-Jean Martin, alors jeune bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. Sa vision est claire : « L'histoire de l'imprimerie n'est que trop rarement intégrée à l'histoire générale » (cité par Barbier, 1999 : 554), il faut en faire l'histoire de la civilisation écrite durant la période moderne. Il écrit cela à Henri-Jean Martin dans une longue lettre que nous devons citer : « Ce livre ne doit pas être une histoire du livre : il existe des livres utiles à ce sujet, il est inutile de les refaire. Mais je voudrais qu'il étudie le livre en tant qu'auxiliaire de la pensée. Que vaut le livre comme outil de pensée ? Quand il n'existait pas [...] comment la pensée se diffusait-elle dans l'Europe occidentale ? Et de poursuivre : « À l'aide de faits empruntés aux XVI^e et XVII^e siècles [...] il faudrait [aussi] examiner le livre en tant que marchandise, en tant que chef d'œuvre, en tant que ferment » (*ibid.* : 558)... Il s'agit de faire une « histoire totale » de l'imprimé durant cette période charnière des XV^e et XVI^e siècles : pas le livre pour lui-même, mais ses fonctions dans la société occidentale (*ibid.* : 556).

Très explicite, la métaphore du « ferment » sert de titre au dernier et long chapitre du livre (Febvre, Martin, 1957 : 349-455) consacré à la fonction complexe du média dans la société, d'où l'importance accordée au livre comme « marchandise » et plus encore, à la problématique contemporaine de la « mise en texte » (Barbier, 1999).

Lucien Febvre n'a rédigé lui-même que la préface de *L'Apparition du livre* (1957, réédité en 1971 et en 1999), confiant la rédaction à Henri-Jean Martin, avec les indications d'un plan détaillé qu'il lui a confié en 1953 ; avant sa mort, il n'a pu annoter que les quatre premiers chapitres et lire les quatre suivants, mais la réédition de 1999 comporte une postface importante de Frédéric Barbier qui permet de mieux comprendre le but poursuivi (les références sont données dans cette édition).

En décembre 1953, Lucien Febvre remet à Henri-Jean Martin l'état définitif du plan. La première partie porte sur les aspects qui relèvent de l'histoire technique et de l'histoire économique et sociale, en dix chapitres prévus au départ, ensuite réduits à sept, et incluant les cartes de l'expansion de l'imprimerie en 1500 et 1550 qui figurent dans la première édition. Mais le plus difficile est la seconde partie, initialement prévue comme « l'action culturelle du livre », qui deviendra « le livre, ce ferment ». Ici, le terrain est pratiquement inexploré, et les outils conceptuels manquent. Mais, d'emblée, Lucien Febvre marque ce qui sera le cœur du travail de Marshall McLuhan : « Le livre développe la lecture. C'est-à-dire la *vue*. Le mot de Joinville [chroniqueur de Saint Louis] : *cil qui orront ce livre* devient ainsi vite incompréhensible. Mais *un développement de la vue*, c'est chose d'importance » (cité par Barbier, 1999 : 561). Ce dernier chapitre – sur lequel nous reviendrons – est sans doute le plus novateur, même si toutes les perspectives ouvertes par le programme de Lucien Febvre n'ont pas été poursuivies, faute de l'état des connaissances de l'époque, notamment sur le XVIII^e siècle, si bien que le projet d'histoire sociale n'est que partiellement tenu. Il reste que ce livre reste absolument fondateur et que les travaux postérieurs n'ont pu qu'en conforter les résultats. Certes, des désaccords subsistent et nous souligneront ceux que lui oppose Elizabeth L. Eisenstein.

Les apports de *L'Apparition du livre* (1957)

Du livre de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, on retient le plus souvent les données, jamais contestées, sur l'expansion des ateliers d'imprimerie, l'évolution du rapport entre l'édition des livres religieux et celle des textes des humanistes, la répartition des contenus des bibliothèques des gens de robe et des ecclésiastiques, le rôle de l'imprimerie dans l'affermissement des langues nationales et le recul du latin, mais l'ouvrage comporte une foule d'autres choses, trop souvent oubliées.

D'abord le fait, souligné dès la préface, de montrer comment et pourquoi le livre est devenu, très vite, ce que le manuscrit n'était ni ne pouvait être (Febvre, Martin, 1957 : 11). Car le livre a été tout autre chose qu'une réalisation technique. En effet, le plus important est l'action culturelle et l'influence du livre pendant les 300 premières années de son existence, qu'on peut, très approximativement caractériser de la manière suivante : le passage d'une société d'élite à une société de masse. Sur ce point, le projet d'Elizabeth L. Eisenstein est très différent puisque,

pour elle, il s'agit, en théorie, d'observer l'évolution de la seule élite scientifique. En tout cas, pour les deux livres, il s'agit bien de tout autre chose qu'une histoire technique, mais des conséquences sur la culture européenne d'un nouveau mode de transmission et de diffusion de la pensée.

Laissons de côté les sept premiers chapitres, plus proches de ce que l'histoire du livre a abondamment montré : le papier (chap. 1) ; les difficultés techniques et leur résolution (chap. 2) ; la présentation matérielle du livre, depuis les caractères typographiques, d'abord imités des manuscrits et le rôle des caractères « romains », la mise en page et la montée de la page de titre, les petits formats pour les livres de piété et les livres d'heures (chap. 3) ; le prix de revient et le financement du livre (chap. 4) ; l'organisation de la profession (chap. 5) ; la géographie du livre (chap. 6) ; etc. Tout cela est passionnant mais n'est pas ici notre objet. Cependant, retenons encore que la dimension économique de l'imprimé, à laquelle est consacré le quatrième chapitre, est l'un des fils rouges de ce livre, parce que l'imprimeur, ou le libraire qui le finance, est aussi, et parfois surtout, un entrepreneur soucieux de ce qui est le plus rentable, et tenons-nous en au dernier chapitre, au « ferment » que constitue le livre imprimé.

En premier lieu, quelques données sur la force de pénétration du livre : les incunables (livres imprimés entre 1450 et 1500) ont été tirés à environ 20 millions d'exemplaires, nombre considérable si l'on songe au fait qu'une riche bibliothèque médiévale, celle d'un père abbé par exemple, ne comportait que quelques rares manuscrits, ou si l'on pense à la taille de l'Europe alors seulement peuplée de 100 millions d'habitants. « Bouleversement, donc, et relativement rapide » écrivent Lucien Febvre et Henri-Jean Martin (1957 : 350). Révolution, dit Elizabeth L. Eisenstein ; progression rapide, disent Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, qui réservent sans doute le mot *révolution* au mouvement des astres et à Nicolas Copernic. Ce que constatent Lucien Febvre et Henri-Jean Martin – qui suivent presque pas à pas l'extension des ateliers et leurs publications –, c'est que libraires et imprimeurs ont un but lucratif, et répandent les textes dont la copie manuscrite avait eu un grand succès. La proportion des livres en latin, qui déclinera tout au long du siècle suivant, est alors considérable (77 %) et concerne d'abord les livres religieux (45 %), dont l'écriture sainte (plus d'une centaine de bibles latines), les compilations médiévales de textes philosophiques ou théologiques et les écrits mystiques qui sont alors très recherchés, sans compter les ouvrages utilitaires destinés au clergé (sermons ou guides du confesseur) et tout ce qui est destiné à la piété populaire et au culte de Marie ou des saints (88 éditions en latin de *La Légende dorée*). En résumé, tout cela atteste de la profondeur du sentiment religieux dans la seconde moitié du ^{xv}^e siècle qui prépare la Réforme. De cela, Elizabeth L. Eisenstein ne parle presque pas, comme on le verra. À cette date, pas de bouleversement introduit par des textes nouveaux ou des inventions récentes. Même constat pour une connaissance plus exacte de la langue latine et de la littérature : initiation grammaticale d'abord, et publication à grand échelle des textes les plus populaires (les plus traduits en langue vulgaire, comme Ésope et

Caton), les philosophes comme Sénèque et les auteurs les plus diffusés au Moyen Âge, Virgile et Ovide, ou Cicéron (316 éditions avant 1500).

« Pas de progrès immédiat non plus dans le domaine scientifique » (*ibid.* : 362), environ le dixième de la production, surtout constituée des compilations médiévales sous formes d'encyclopédies, ou encore l'énorme succès de l'astrologie pratique. Même chose pour la géographie et les mathématiques, d'où une conclusion nette pour la période d'avant 1500 : « L'imprimerie semble n'avoir joué à peu près aucun rôle dans le développement des connaissances scientifiques théoriques. En revanche, elle semble avoir contribué à attirer l'attention du grand public sur les questions techniques » (*ibid.* : 365). Cette conclusion – qu'Elizabeth L. Eisenstein semble contredire – porte sur la période des incunables, car tout change ensuite, dans la première moitié du siècle suivant, si bien que Lucien Febvre et Henri-Jean Martin écrivent un peu plus loin : « C'est peut-être dans le domaine des sciences qu'on pourrait qualifier de descriptives – sciences naturelles, anatomie – que l'imprimerie rendit les plus grands services. Et cela par le biais de l'illustration » (*ibid.* : 385), que nous retrouverons un peu plus loin.

Pour Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, le plus important est que le souci des libraires d'améliorer leurs bénéfices les poussait à chercher ce qui intéresserait le plus grand nombre de lecteurs, il s'agit donc d'« une étape importante vers l'apparition d'une civilisation de masse et de standardisation » (*ibid.* : 366). Les libraires opèrent donc une sélection conforme aux goûts du ^{xv}^e siècle : disparition des ouvrages tenus pour périmés (anciennes encyclopédies, traités théologiques antérieurs au ^{xiii}^e siècle) ; disparition aussi de formes littéraires comme les poésies rimées des goliards (clercs itinérants qui propageaient des chansons à boire et des poèmes satiriques comme les *Carmina Burana*) ; résurrection en revanche de textes de l'Antiquité ou de certains documents médiévaux, mais surtout des écrits mystiques des ^x^e et ^{xii}^e siècles (*Lettres d'Abélard et Héloïse*) ou, dans un autre ordre, des textes oubliés comme *La Chanson de Roland*.

Lucien Febvre et Henri-Jean Martin écrivent que, vers 1500-1510, « l'imprimerie a gagné la partie » (*ibid.* : 368) et que la production du ^{xvi}^e siècle est telle « que le livre imprimé devient accessible à tous ceux qui savent lire ». Bien entendu, on peut en voir l'effet dans la nature des bibliothèques et l'origine de leurs propriétaires (377 bibliothèques inventoriées de la fin du ^{xv}^e au début du ^{xvi}^e siècle) : à la fin du ^{xv}^e siècle, les bibliothèques sont encore modestes (15 à 20 volumes dont plusieurs manuscrits), mais, dès 1529, un riche marchand parisien laisse 170 volumes et un conseiller au Parlement en laisse 235 (*ibid.* : 370) ; à partir de 1550, les collections de plus de 500 ouvrages sont courantes chez les hauts magistrats. Outre les progrès de la connaissance des textes latins, puis grecs (à partir de 1525), et enfin les impressions hébraïques (rêve humaniste de l'*homo trilinguis*), le mouvement humaniste conduit progressivement à des traductions d'auteurs classiques en langue vulgaire, et d'abord, bien entendu, ceux « dont la vogue est la plus ancienne et la plus sûre » (*ibid.* : 379).

Mais désormais, les grands humanistes contemporains rencontrent un succès croissant, Érasme en tête – qu'on trouve dans toutes les bibliothèques (72 tirages des *Adages* avant 1525, et une soixantaine des *Colloques* entre 1518 et 1526). Succès considérable aussi, quoique plus mesuré, pour François Rabelais (peut-être plus de 100 000 exemplaires). C'est à cette époque, dès le début du ^{xvi}^e siècle, que se produit la diffusion des classiques latins et grecs débarrassés des gloses et des commentaires, notamment dans le domaine scientifique : Aristote, Théophraste, Ptolémée, Euclide, Archimède, Galien. L'imprimerie met à la portée de tous les lecteurs la mécanique, la cosmographie, la géographie, la physique, l'histoire naturelle et la médecine, mais « les humanistes semblent la plupart du temps estimer que le retour au texte original [...] suffit à tout régler » (*ibid.* : 384).

La preuve en est que les textes scientifiques les plus originaux de l'époque sont considérablement moins recherchés : le grand ouvrage de Nicolas Copernic publié en 1543, *De revolutionibus orbium coelestium libri VI*, n'est réimprimé que 23 ans plus tard¹. On l'a déjà dit, c'est l'illustration qui fait faire un progrès décisif à l'astronomie, à l'anatomie, aux naturalistes en général, thèse qu'Elizabeth L. Eisenstein reprend et développe 26 ans plus tard, car ces illustrations poussent à l'observation directe, qui à son tour, permet de nouvelles découvertes ou perfectionne ce qui est déjà connu, notamment l'anatomie² (Vésale, 1543) et la cosmographie qui connaît une grande vogue à partir des années 1540.

Selon Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, « l'imprimerie facilita sans doute dans certains domaines le travail des savants. Mais, au total, on peut penser qu'elle ne contribua nullement à hâter l'adoption de théories ou de connaissances nouvelles. Au contraire, vulgarisant certaines notions [...], enracinant de vieux préjugés [...], elle semble avoir opposé une force d'inertie à bien des nouveautés » (*ibid.* : 387). Pour ces auteurs, ce n'est qu'après 1560, soit tout de même plus d'un siècle après son invention, que le public s'ouvre à des choses vraiment nouvelles (Marco Polo par exemple)³ et à la fin du siècle qu'il s'y intéresse vraiment. Au ^{xvi}^e siècle on s'intéresse davantage à ce qui est plus proche (le Proche Orient et surtout Jérusalem) qu'à ce qui est plus éloigné : Extrême Orient, Amérique, l'Afrique et les pays du Septentrion restant totalement délaissés. L'insistance d'Elizabeth L. Eisenstein sur la stimulation de l'activité scientifique semble donc provenir d'abord de l'échelle temporelle qu'elle privilégie.

Lucien Febvre et Henri-Jean Martin montrent que le grand public s'intéresse bien davantage à l'histoire, en particulier à l'histoire légendaire, et le public cultivé au droit,

¹ Astronome polonais, mais aussi chanoine, médecin et mathématicien, N. Copernic (1473-1553) a montré que la terre tourne autour du soleil, et non l'inverse, inventant ainsi l'astronomie moderne : c'est ce qu'on nomme la *révolution copernicienne*.

² En 1555, Vésale publie à Bâle son *De humani corporis fabrica libri septem*, qui comporte des planches anatomiques très précises accompagnées de légendes très détaillées. C'est une première utilisation de l'illustration pour la diffusion du savoir anatomique.

³ Vers 1295, M. Polo (1254-1324) écrit le récit de son long voyage en Chine qui dura au total 26 ans, *Le Devisement du monde*.

mais le phénomène le plus marquant de l'imprimerie au ^{xvi}^e siècle est sans doute son rôle dans l'expansion de la Réforme et des passions qu'elle a déclenchées. En effet, dans la période qui précède 1517 (diffusion des thèses de Luther), les ouvrages religieux et moraux restent nombreux, mais leur proportion en rapport avec l'ensemble des imprimés est en baisse sensible. En 1517 en Allemagne, et un peu plus tard dans toute l'Europe, « les problèmes religieux passent en premier plan » (*ibid.* : 402), sous une double forme, les attaques contre Rome et la diffusion des dogmes nouveaux, où l'imprimerie joue un rôle essentiel, dans les livres et dans les affiches (les fameux « placards »). Là encore, Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, d'une part, et Elizabeth L. Eisenstein, d'autre part, ne mettent pas l'accent sur les mêmes phénomènes. Pour Lucien Febvre et Henri-Jean Martin (*ibid.*), ce mouvement est largement préparé par les images pieuses et les livres de piété qui montrent la ferveur populaire, si bien que les propositions de Martin Luther sur les indulgences ont d'emblée trouvé un public prêt à les accueillir (les écrits de Martin Luther représentent plus du tiers des écrits allemands vendus entre 1518 et 1525). Mais, si la polémique proprement théologique passionne les intellectuels (et les libraires, à peu près partout acquis à la cause de la Réforme), Lucien Febvre et Henri-Jean Martin observent que les Écritures sont mises entre les mains de tous et citent Ulrich Zwingli⁴ qui constate, au moment de la guerre des paysans, que chaque maison est une école où on lit l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*. Qu'on en juge par le fait que la Bible a été diffusée à environ un million d'exemplaires dans la première partie du siècle, et davantage encore dans la seconde, nombre absolument colossal, redoublé par les petits manuels d'édification qui circulent en France avant 1530 et « qui sont peut-être les meilleurs véhicules de la pensée luthérienne » (*ibid.* : 415). On retrouve le même phénomène après 1550 avec les écrits de Jean Calvin (256 éditions entre 1550 et 1564) et les *Psaumes* qui font l'objet d'une production de masse avant les guerres civiles : on lit les psaumes à la cour de François I^{er}, on les chante à celle d'Henri II, ce sont eux que les hérétiques chantent en montant au bûcher, et les troupes protestantes au combat.

Le livre de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin (*ibid.*) s'achève sur le rôle décisif de l'imprimé dans la fixation des langues nationales de l'orthographe. De façon paradoxale en apparence, « le retour aux lettres antiques contribue à faire du latin une langue morte » (*ibid.* : 441). En effet, chassant les solécismes et les barbarismes, contraignant à de lourdes périphrases pour exprimer un objet nouveau, la belle langue latine se voit délaissée par les écrivains : les données sur les ouvrages publiés à Anvers entre 1500 et 1540 montrent par exemple le progrès considérable du flamand. Même chose sur la fixation de la langue et du vocabulaire allemand ou anglais. La fixation de l'orthographe est un peu plus lente car les imprimeurs ne sont pas pressés de voir leur stock démodé, mais cela conduit au développement de littératures en langues nationales qui deviennent peu à peu des langues littéraires.

⁴ D'abord prêtre catholique, U. Zwingli (1484-1531) fit adopter la Réforme par le canton de Zurich dès 1523, et ensuite par toute la Suisse alémanique. Sa principale contribution théologique fut la mise en cause de tous les sacrements.

Malgré ce morcellement du monde culturel, le savoir et les lettres demeurent internationaux et le latin ne le cède au français, notamment pour les usages diplomatiques, qu'au siècle suivant.

Elizabeth L. Eisenstein : « Une révolution méconnue »

Une vingtaine d'années après la parution de *L'Apparition du livre* (*ibid.*), Elizabeth L. Eisenstein publie son grand ouvrage dont est issue *La Révolution de l'imprimé* qui nous occupe ici. Son point de départ est constitué par l'ensemble des difficultés que rencontre le chercheur soucieux de comprendre les débuts de l'imprimé. En effet, ses conséquences ne sont nullement évidentes en elles-mêmes et, surtout, il ne s'agit pas d'examiner le changement de mode de production du livre, ni les ordres de grandeur de cette production, comme le font ses prédécesseurs implicitement visés ici, mais « de déterminer comment l'accès à une abondance ou une variété accrue de documents écrits a affecté les façons d'apprendre, de penser et de percevoir des élites alphabétisées » (1983 : 19). La difficulté principale est d'examiner les conditions qui existaient auparavant, et qu'on ne peut scruter qu'à travers le voile de l'imprimé, justement. Car si l'on connaît bien la différence entre les mentalités des civilisations orales ou écrites (voir le précédent « focus » – Privat, 2018 – sur *La Raison graphique* de Jack Goody), il est beaucoup plus difficile de mesurer la différence entre notre expérience et celle des élites qui ne disposaient que du manuscrit : il n'y a rien d'analogue nulle part ; il faut donc reconstituer artificiellement cette culture, car nous ne pouvons mesurer la difficulté de l'érudit qui n'avait à sa disposition aucun de nos outils usuels (chronologies, cartes, livres de référence). À ce qu'on sait, la « texture » de la culture manuscrite est « si fluctuante, irrégulière et multiforme » qu'on ne peut y déceler que de rares tendances durables (*ibid.* : 22). Par exemple, que peut bien signifier la « publication » d'un manuscrit ? Les données sur les tirages des incunables ne peuvent en aucune façon se comparer aux copies antérieures, d'autant plus que ces dernières s'étaient déplacées des *scriptoria* des monastères (ateliers de copie) vers les *stationnaires* (commerçants en livres destinés à la vente ou à la location pour faire des copies) au moins trois siècles avant l'invention de l'imprimerie. Comment donc saisir ce changement radical de « culture ».

Les débuts

Contrairement à Lucien Febvre et Henri-Jean Martin (1957) qui montrent l'expansion des ateliers et des tirages ou la lente transformation de la typographie (rappelons avec eux que le *Tiers Livre* de François Rabelais est composé en caractères romains en 1545, près d'un siècle après Gutenberg), Elizabeth L. Eisenstein estime qu'il ne s'agit pas d'une transformation graduelle, mais d'une transformation « révolutionnaire » (1983 : 32) parce qu'il s'est publié en peu

d'années plus de livres que n'en a produit le manuscrit depuis l'Antiquité. Certes, l'argument a du poids, tout comme le nombre incalculable de manuscrits perdus, etc. L'auteure reconnaît volontiers que le livre imprimé a d'abord fidèlement reproduit la forme du manuscrit, mais, pour elle, l'essentiel est ailleurs : avant l'imprimerie, les savants devaient reproduire eux-mêmes les tables, les schémas, etc. alors que l'imprimé, les libérant de tout cela, leur procure plus de temps pour l'étude et change radicalement le travail intellectuel. Elle reconnaît aussi que l'idée d'une évolution très progressive peut être défendue tout comme l'inverse, mais c'est la méthode de production qui change : le copiste visait l'esthétique de sa calligraphie, l'imprimeur fait évoluer sa typographie pour la commodité du lecteur. Pensons ici à la forme des premiers journaux « en ligne » des années 1990 : ils copiaient assez fidèlement la forme de la Une de la version imprimée et, pourtant, les hyperliens étaient déjà là qui, en peu de temps, ont transformé radicalement la presse numérique.

C'est ainsi, pensons-nous, qu'il faut lire Elizabeth L. Eisenstein. Le processus de dégradation de la copie manuscrite est stoppé (comme déjà souligné par Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, 1957), l'atelier connaît une nouvelle structure propre aux échanges interculturels (le prêtre devenu imprimeur par exemple) et l'imprimerie diffuse aussi des annonces, des circulaires, des catalogues, bref, ceux qui scrutent les débuts de « l'esprit capitaliste » devraient regarder de plus près « ces premiers praticiens des arts publicitaires » (Eisenstein, 1983 : 47). C'est bien l'imprimé comme outil de communication qu'il faut examiner ; et cela, d'abord dans les cercles lettrés. Car Elizabeth L. Eisenstein s'intéresse peu, ou pas du tout, au recul de l'analphabétisme (la moitié de la population à la fin du ^{xvi}^e siècle) ; ce qui l'occupe est la mutation de ceux qui savent lire et le rythme de leur croissance car, pour elle, l'imprimerie n'a eu d'importance que pour une « très faible fraction des populations » (*ibid.* : 49), fraction urbaine mais sur une vaste gamme de conditions sociales, du boutiquier au juriste. On ne lit guère quand on est à cheval, à la chasse ou à la guerre, ce qui explique qu'un grand officier comme le connétable de Montmorency a été illettré. La préoccupation de l'auteure n'est pas le fait d'apprendre à lire, mais ce qu'on apprend en lisant, et c'est là que selon elle les choses ont radicalement changé.

Quels changements ?

Elizabeth L. Eisenstein suit ses prédécesseurs concernant la lenteur dans l'adoption de théories nouvelles, mais pose une autre question : d'où viennent ces théories nouvelles ? Il faut donc analyser quelques traits de l'imprimé.

Le premier est la dissémination (*ibid.* : 61). La production accrue conduit à une consommation différente : on ne glose plus, mais on renvoie à d'autres livres. La métaphore du « ferment » de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin est reprise (mais non référée à Lucien Febvre et Henri-Jean Martin), car c'est l'accessibilité

des textes qui change tout (voir Michel de Montaigne dans sa bibliothèque)⁵ : les contradictions sont plus visibles et les traditions différentes plus difficiles à concilier ; ce qui est nouveau, c'est la combinaison d'idées anciennes. Ainsi une fermentation intellectuelle et une érudition pluridisciplinaire, une fertilisation croisée, en somme, se produisent-elles. Si le terme même de *dissémination* est discutable pour les textes savants, il ne l'est pas pour tout ce qui alimente la piété populaire, pas plus que pour les cartes où on ne trouve plus le lieu du paradis car, pour citer Galilée reprenant une boutade du cardinal Baronius, on a appris à distinguer le « comment on va au ciel » et le « comment va le ciel ». Mais justement, et c'est bien le problème que pose la lecture d'Elizabeth L. Eisenstein, Galilée naît un siècle après l'invention de l'imprimerie et ses principaux travaux lui sont postérieurs de plus d'un siècle et demi. De ce fait, est-ce la bonne échelle pour asseoir l'idée d'une « révolution » ?

Deuxième caractère de cette nouvelle culture, la standardisation est plus convaincante car plus rapide. Paradoxalement, cette standardisation (unification des notations musicales ou mathématiques, rationalisation, codification, archivage, bref, la réorganisation des textes) fait émerger un nouveau souci de l'individualisme dont témoigne bien Michel de Montaigne⁶. Mais est-ce bien un effet de l'imprimé ? Si l'on songe aux portraits d'Hans Memling, peintre flamand contemporain de Johannes Gutenberg, on peut aussi penser que cet individualisme fut d'abord l'effet d'une mutation sociologique majeure liée aux changements économiques et à la place nouvelle des marchands de Bruges, par exemple. En revanche, les nouvelles habitudes typographiques, la pagination, les index, les catalogues par ordre alphabétique, les renvois, etc. réorganisent sans doute la pensée des lecteurs comme le soulignait déjà Marshall McLuhan.

Plus remarquable encore, si, au départ, l'imprimé reproduit les textes corrompus, un siècle plus tard, les copies fautives ont été remplacées par des textes revus et corrigés, en même temps que le système de cartographie, de chronologies, de catalogue était complètement transformé.

Se sont mis en place un processus de collecte des informations et, en même temps, un processus de sauvegarde où la publicité remplace le secret antérieur des documents précieux (les marchands florentins gardaient au secret leurs précieuses cartes).

L'imprimé eut enfin un rôle « stratégique » car la fixation des langues vernaculaires homogénéise les groupes jusqu'à produire une culture et aussi une mythologie nationale, point d'ancrage de la « patrie ».

⁵ À propos de M. de Montaigne, E. L. Eisenstein (1983 : 62) note : « En quelques mois et sans quitter son cabinet de travail dans la tour, il pouvait voir plus de livres que n'en avaient jamais vus les anciens lettrés au long d'une vie de voyages ».

⁶ Pour E. L. Eisenstein (1983 : 76), l'émergence d'un sens neuf de l'individualisme serait un « dérivé des formes neuves de standardisation ». Ainsi, en se présentant lui-même comme un individu atypique, M. de Montaigne exposait délibérément son moi au regard du public.

La seconde partie s'ouvre sur un titre, « La renaissance permanente », qu'il convient d'interroger. Pour les spécialistes de la Renaissance, ce mouvement commence plutôt avec Giotto di Bondone, né vers 1266, précurseur de « l'humanisme » renaissant (l'homme est maître de son destin), ou Pétrarque, né en 1304, les deux donc très antérieurs à l'imprimerie ; mais c'est l'imprimerie qui lui donne son essor, et son unité, du fait de la présence des mêmes ateliers dans tous les centres urbains. Pour Elizabeth L. Eisenstein, la transformation culturelle, bien difficile à saisir, vient de la transformation des conditions mêmes de la vie intellectuelle : l'avancement des disciplines vient moins de l'accroissement de l'offre d'ouvrages nouveaux que de l'offre d'un plus grand nombre de textes au lecteur. C'est pourquoi, reprenant le mot d'Erwin Panofsky, Elizabeth L. Eisenstein (1983 : 146) peut dire que la Renaissance fut « totale et permanente », mais « il fallut au moins un siècle » pour que la standardisation et la rationalisation dont nous parlions soit réalisée ou en passe de l'être. La vie intellectuelle est aussi stimulée par l'extrême variété des ouvrages imprimés, mais la fertilisation croisée qui en résulte est assez délicate car les savoirs qui se croisent désormais proviennent de corporations (apothicaires, verriers ou orfèvres, par exemple), dont les techniques et les savoirs étaient jusqu'alors soigneusement tenus secrets. La principale rupture avec le monde médiéval vient de ce que la quête médiévale des sources premières paraît désormais « incompatible avec la libération des énergies créatrices » (*ibid.* : 177).

« Rupture dans la chrétienté »

Si tous les spécialistes s'accordent sur le fait que l'imprimerie et le protestantisme vont de pair, les accents ne sont pas mis au même endroit. Pour Lucien Febvre et Henri-Jean Martin (1957), le plus important est la diffusion des textes réformés, ouvrages populaires de piété ou débat théologique, et celle des livres saints. Pour Elizabeth L. Eisenstein (1983), c'est le schisme qui est important, et ses conséquences dans la culture occidentale. C'est parce que les formes traditionnelles de la disputation théologique avaient été transformées par l'imprimerie que le geste initial de Martin Luther acquit autant d'importance, conduisant à une explosion totale de la chrétienté avec un fossé tel que naquirent à la fois des cultures littéraires et des modes de vie différents (*ibid.* : 189). Selon Elizabeth L. Eisenstein, le résultat en fut que, côté catholique romain, le culte, uniformisé, se fossilisa et que la liturgie, standardisée, fut comme pétrifiée pour quatre siècles. Sans doute aussi, le mysticisme se transforma : l'oraison mentale est désormais codifiée, le clergé dispose de manuels (notamment pour la confession) et finalement les doctrines orthodoxes (romaines) accroissent leur complexité et leurs contradictions. Mais l'Église fournit un marché à l'industrie naissante (très documenté chez Febvre, Martin, 1957), car, pour Elizabeth L. Eisenstein (1983 : 193 ; l'auteur indique l'existence de manuels et de sermonnaires sans donner de références), le clergé pauvre a un besoin de livres encore plus important que le laïc prospère. L'imprimerie est ici une arme à double tranchant : Martin Luther d'un côté, Ignace de Loyola de l'autre,

mais la papauté ne transige pas et se dote d'armes destinées à maîtriser l'imprimé : *index*, *interdits*, *imprimatur*.

Elizabeth L. Eisenstein n'évoque guère les violences faites aux imprimeurs voués au bûcher, et s'étend assez peu sur le concile de Trente (1545-1563) dont elle retient surtout que l'autorité ecclésiale se sentait doublement menacée, par l'élite savante, et par le peuple qui lit la Bible, alors même que son fil conducteur, la communication, aurait pu lui faire retenir l'absolutisme pontifical, le centralisme catholique et son culte du secret, traits majeurs de sa culture. L'auteure aurait pu relever aussi que ce concile, réorganisant le clergé, trouvait dans les livres le moyen de former dans les nouveaux « séminaires » les prêtres auparavant souvent illettrés⁷, comme on le dit parfois aujourd'hui pour mettre sur pied une formation rigoureuse des imams du culte musulman. Elle s'intéresse davantage au fait que la traduction de la Bible en langues vernaculaires l'a en quelque sorte « nationalisée », conduisant aux divisions de l'Église protestante et renforçant les frontières linguistiques. Elle retient aussi le fait que les vulgarisateurs, visant les anciennes élites professionnelles (universités), n'épargnaient pas les élites politiques (dans la Révolution anglaise notamment). Au total, s'agissant des transformations culturelles, elle retient que, s'opposant à la pratique religieuse en famille, le catholicisme n'a pas créé d'autres formes d'exercice de la piété familiale (*ibid.* : 204) et que, côté protestant, deux orientations en sont issues : l'étude critique de la Bible et le modernisme d'une part, le dogmatisme renforcé et le fondamentalisme biblique d'autre part. La situation religieuse était devenue explosive : la guerre civile aurait peut-être pu être évitée, mais l'imprimerie avait rendu le *statu quo* impossible.

Transformations de la science

Le dernier et long chapitre d'Elizabeth L. Eisenstein (« Le livre de la nature transformé », *ibid.* : 226-301) est de très loin le plus convaincant : effondrement de l'astronomie de Ptolémée, de l'anatomie de Galien et de la médecine aristotélicienne (*ibid.* : 226). Mais ici, c'est la focale utilisée par Elizabeth L. Eisenstein (près de deux siècles) qui mobilise Nicolas Copernic et Tycho Brahé⁸, d'abord, bien sûr, mais aussi leurs successeurs, Galilée, Johannes Kepler, William Harvey, et jusqu'à Isaac Newton. Car, pour le premier siècle de l'imprimé, Elizabeth L. Eisenstein confirme les travaux antérieurs sur la lenteur de l'adoption d'idées nouvelles : la

⁷ La formation du clergé est fixée par le concile de Trente (Contre-Réforme) : l'illettrisme du clergé est auparavant un lieu commun de la littérature savante.

⁸ Astronome danois (1546-1601), Tycho Brahé a établi, à l'œil nu, des mesures au moins dix fois plus précises que ses prédécesseurs, et ses observations sur la *supernova* de 1572 et la grande comète de 1577, ou des mouvements de Mars furent le point de départ des découvertes de Johannes Kepler sur la trajectoire des planètes (J. Kepler, puis I. Newton ont montré plus tard la fausseté du système de Kepler; voir *infra* pour J. Kepler).

faible diffusion de Nicolas Copernic l'indique assez ; ce n'est que plus tard que la révolution s'affirme.

Trois précisions s'imposent. D'abord dissiper une confusion fréquente sur l'usage du « livre de la nature », qui aurait supplanté le « livre écrit par Dieu » (intéressante citation de Thomas Browne, en 1646, *ibid.* : 228), entretenu par l'iconographie populaire qui montre le savant avec un astrolabe ou des plantes (remarquer aussi que le « catholique » est montré avec un chapelet, le protestant avec un livre !). En fait, le nouveau savant regarde des livres bien plus que des objets, et la première révolution est là : le savant dispose d'une grande quantité de livres et l'observation directe vient contrôler, renforcer ou combattre l'apport des livres. La seconde révolution, déjà vue avec Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, mais fortement développée par Elizabeth L. Eisenstein, est celle de l'iconographie : les savants recourent désormais à des artistes et dessinateurs habiles et, s'il arrive qu'une carte soit fautive, il ne manque pas d'observateurs pour le signaler. La plupart des images anciennes originales avaient été perdues (les cartes de Ptolémée par exemple, voir reconstitution de 1572, *ibid.* : 239), et les copies des dessins altérées. Il faut donc classer à nouveau la faune et la flore en opérant un tri sévère où se combine la documentation et l'observation ; pour les cartes, il faut comprendre les principes d'élaboration des cartes anciennes pour en trouver de nouveaux (projections de Mercator, 1512-1594). Troisième précision, l'extension considérable des bibliothèques : en 1480, étudiant à Cracovie, Nicolas Copernic n'eut accès qu'à une copie latine corrompue du très grand traité de mathématiques et d'astronomie que fut l'*Almageste* de Ptolémée ; en 1560, à Copenhague, âgé de 14 ans, Tycho Brahé peut acheter toute l'œuvre de Ptolémée, dont l'*Almageste* intégral et révisé à partir du texte grec.

À la suite de Nicolas Copernic, qui fait une étude considérable des textes avant de recommencer tous les calculs de Ptolémée, un nouveau climat scientifique s'est installé qui fait que des phénomènes connus changent de signification. Tycho Brahé (1546-1601) ne disposait pas des instruments de Galilée (1564-1642) et regardait le ciel à l'œil nu, mais il avait deux jeux de tables établies à plusieurs siècles d'écart, fondées sur des théories différentes, et il était le premier à pouvoir comparer son observation directe aux descriptions des anciens astronomes ; il fut par ailleurs le premier observateur à tirer un tel parti des presses (catalogues et situation des astres, etc.). Né à peine un peu plus tard, en 1571, Johannes Kepler, étudiant à Tübingen, avait à sa disposition trois théories distinctes pour calculer les orbites des planètes, toutes inexactes d'ailleurs (Eisenstein, 1983 : 268, reproduction saisissante des trois systèmes, de Ptolémée, Nicolas Copernic et Tycho Brahé, publiés par Johannes Kepler en 1609). En outre, Johannes Kepler dispose des tables de logarithmes que ses prédécesseurs n'avaient pas (peu sensible aux transformations économiques, Elizabeth L. Eisenstein ne signale pas le fait que les tables trigonométriques sont développées à la fin du xvi^e siècle par des banquiers).

Révolution de la communication scientifique : un excellent exemple en est fourni par les prévisions de Pierre Gassendi, en 1631, sur le passage de Mercure sur le

disque solaire et vérifiées par un observateur allemand qui confirme la solidité des *tables rudolphines* publiées par Johannes Kepler en 1627. On y voit aussi la conséquence des progrès gigantesques des mathématiques à partir de la fin du XVI^e siècle. Pourtant, pour Elizabeth L. Eisenstein, la culture catholique n'a pas les mêmes effets que la protestante sur l'évolution de la science : la théologie des réformateurs stimule la recherche scientifique quand le Vatican l'inhibe ; le décret de 1616 contre Nicolas Copernic en constitue un superbe exemple (*ibid.* : 293).

Conclusion

Elizabeth L. Eisenstein ouvre sa conclusion sur le fait que les historiens s'accordent aujourd'hui sur la « révolution scientifique » des esprits pendant la Renaissance et la Réforme. Au début du XX^e siècle, Henri Berr voyait l'apparition du livre comme la marque des débuts de la modernité.

Mais qu'est-ce que la « modernité » ? Elizabeth L. Eisenstein (1983 : 303) refuse explicitement de répondre et considère que les débats sur cette « modernité » insaisissable ont occulté la mutation de la communication « qui a pénétré tous les mouvements que nous étudions ». La nouveauté, c'est de pouvoir rassembler tant de documents sans avoir à les recopier, et de pouvoir diffuser les résultats des observations savantes, faites à l'œil nu, où l'on voit différemment ce qu'on connaissait déjà. La circulation et la réunion des données issues de l'observation ont ouvert un processus d'investigation illimité.

Alors que l'étude de la nature se libérait des problèmes de traduction, celle des Écritures s'y « enlisait » (*ibid.* : 321). Certes, on ne peut comparer la « vérité » des observations de Tycho Brahé et celle des différentes versions des Écritures, mais on peut relever, comme le fait l'auteure étatsunienne, que l'étude de la nature s'est libérée quand celle de la Bible s'y noyait. Au fond, la différence assez radicale des effets de l'imprimé sur la tradition religieuse et la tradition scientifique montre qu'il n'y a pas de formule magique pour l'expliquer : elle unifia la science et divisa la religion.

Le phénomène majeur est donc bien la mutation de la communication. Plutôt que de chercher les transformations culturelles dans les rapports entre classes économiques et superstructures, Elizabeth L. Eisenstein propose de voir dans la communication le lien entre les diverses activités intellectuelles qui, dans le même temps, produisent des biens commercialisables. Pour notre part, mais nous avons lu Lucien Febvre et Henri-Jean Martin un quart de siècle avant la traduction d'Elizabeth L. Eisenstein, nous pensons que la Renaissance est le premier moment où l'activité intellectuelle est entrée dans la sphère économique : la fabrique des idées, pendant la Réforme, a produit la diffusion à grande échelle de cette marchandise qu'est le livre (car les « idées » avaient acquis un « prix ») et les imprimeurs ont été les premiers à l'avoir compris. C'est au moment où l'innovation, technique ou

simplement intellectuelle, entre dans un circuit marchand qu'elle transforme la société. La marchandise cristallise l'idée de progrès où se construit la « modernité ». Car l'idée même de progrès fut bien ce qui sépare la Renaissance de la période médiévale, et c'est l'imprimé qui l'incarne. Certes le renouveau exceptionnel de la spiritualité du bas Moyen Âge appelait la Réforme (et pas nécessairement la guerre), mais c'est bien le livre qui a produit son explosion et la diffusion du livre qui a fait naître la science « moderne ».

Références

- Barbier F., 1999, « Postface », pp.535-579, in : Febvre L. Martin H.-J., *L'Apparition du livre*, 3^e éd., Paris, A. Michel.
- Bloch M., 1939, *La Société féodale*, t. 1, *La formation des liens de dépendance*, Paris, A. Michel.
- Bloch M., 1940, *La Société féodale*, t. 2, *Les classes et le gouvernement des hommes*, Paris, A. Michel.
- Eisenstein E. L., 1979, *The Printing Press as an Agent of Change. Communications and cultural transformations in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2 volumes.
- Eisenstein E. L., 1983, *La Révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, trad. de l'anglais par M. Duchamp et M. Sissung, Paris, Éd. La Découverte, 1991.
- Febvre L., 1922, *La Terre et l'Évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, Éd. La Renaissance du livre.
- Febvre L., 1928, *Un Destin : Martin Luther*, Paris, Rieder.
- Febvre L., 1929, *Civilisation. Le mot et l'idée*, Paris, Éd. La Renaissance du livre.
- Febvre L., 1942, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, A. Michel.
- Febvre L., Martin H.-J., 1957, *L'Apparition du livre*, Paris, A. Michel.
- Goody J., 1977, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, trad. de l'anglais par J. Bazin et A. Bensa, Paris, Éd. de Minuit, 1979.
- McLuhan M., 1962, *La Galaxie Gutenberg. La genèse de l'homme typographique*, trad. de l'américain par J. Paré, Paris, CNRS Éd., 2017.
- Privat J.-M., 2018, « Sur *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* de Jack Goody », *Questions de communication*, 33, pp. 299-323.
- Weill G., 1934, *Le Journal. Origines, évolution et rôle de la presse périodique*, Paris, Éd. La Renaissance du livre.